Zeitschrift: Revue économique franco-suisse
Herausgeber: Chambre de commerce suisse en France
Band: 72 (1992)
Heft: 4

Rubrik: Clin d'œil

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Centre Culturel Suisse

38, rue des Francs-Bourgeois
75003 Paris
Téléphone 42 71 44 50
Télécopie 42 71 51 24

Février 1993

salle d'exposition et salle J.-J. Rousseau

14 h - 19 h sauf lundi et mardi

prolongation
jusqu'au 21 février

PHOTOGRAPHIE
Nouveaux Itinéraires
Les Alpes vues par les photographes.
Une exposition réalisée par le Musée de l'Elysée, Lausanne

salle de spectacle

du samedi 13 au
samedi 20 février

CINEMA
« Les Débordants »
cinéastes des extrêmes et des chemins de traverse *(voir programme détaillé pages 2, 3 et 4)*

jeudi 25 février
à 18 h 30

LITTERATURE
Hommage à Hermann Burger, écrivain
pour la sortie de « Brenner » chez Fayard
en présence de Gilbert Musy, traducteur

samedi 27 février
à 20 h 30

JAZZ
Renaud Garcia-Fons (contrebasse solo)

dimanche 28 février
à 17 h 00

MUSIQUE DU DIMANCHE
Duo « Wie er mir, so ich ihm»
Philippe Micol (cl., cl. basse, saxophone soprano)
Urs Peter Schneider (piano)
œuvres de I. Zelenka, H. Pousseur, U.P. Schneider, P. Micol, F. Rzewski, P. Mariétan

Mode d'emploi :
Entrée libre à toutes les manifestations, mais réservation nécessaire au 42 71 38 38 pour :
- ***Rencontre (13 février)***
- ***Blaise Cendrars et le cinéma (14 et 15 février)***
- ***Performance (19 février)***
- ***Musique : retrait des billets 1 heure avant le concert***

Accès :
38 rue des Francs-Bourgeois
(au fond du passage)

Bibliothèque-Information, au 32 de la rue
tous les jours sauf dimanche, 10 h - 12 h 30 et 14 h - 19 h

Arthur Honegger (1892 - 1955)

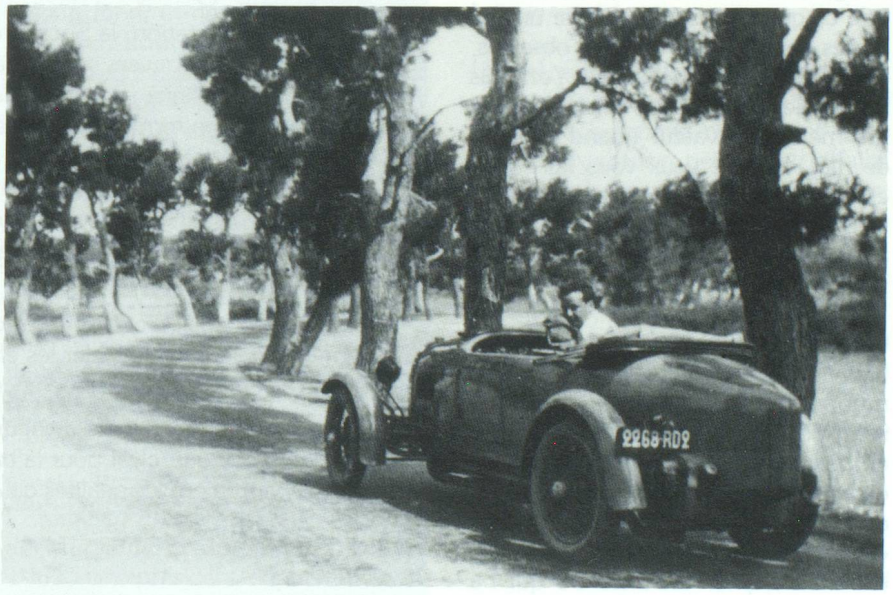
S'il est un artiste qui fut mêlé à son siècle, partageant ses espoirs et ses angoisses, c'est bien Honegger qui aurait eu cent ans en mars dernier. Il avait la simplicité et la générosité des grands. Et beaucoup d'humour : « La première qualité d'un compositeur, disait-il, c'est d'être mort ». Daniel Jeanet, Directeur du Centre Culturel Suisse à Paris, évoque ici sa forte personnalité, appuyant son propos sur l'ouvrage, paru au printemps qu' Henry Halbreich a consacré à Arthur Honegger.*

Musique de chambre, musique symphonique, musique sacrée, mélodies, chansons, musiques de films et de scène, opérette : Honegger aura joué abondamment sur tous les registres. Les écrivains pour lesquels il compose ou qui l'inspirent sont notamment Cocteau, Valéry, Apollinaire, Cendrars, Max Jacob, Denis de Rougemont et surtout Claudel, son meilleur complice, d'une « acuité musicale » hors pair, note Halbreich, et qui lui suggère de véritables « scénarios sonores » : il lui demande, par exemple, de prévoir à tel moment une musique qui rende « le son d'un tapis qu'on bat ». « Je suis le pou dans la crinière du lion », écrit Honegger à Claudel, en 1943, au lendemain de la création du *Soulier de satin* à la Comédie Française. Le lion répondra au pou : « Vous êtes la chance de ma vie ».

Paradoxe d'une carrière internationale particulièrement brillante : ce n'est pas dans l'une de ces capitales qui le célébreront plus tard, mais au Théâtre du Jorat, grange de bois édifiée à Mézières, dans un verger de la campagne vaudoise, qu'Honegger connaît la consécration, à moins de trente ans, après avoir accepté d'écrire au pied levé la musique du *Roi David*, d'après le livret de René Morax, en 1921. Orgues claudéliennes ou poésie populaire, d'ailleurs, peu importe le genre : Honegger, à chaque fois, excelle à faire fusionner le verbe et la musique. Il expliquera son secret à Denis de Rougemont : « J'apprends par cœur les paroles, et puis me les répète continuellement, dans mon atelier, dans la rue, en conduisant ma Bugatti. Jusqu'à ce que la mélodie sorte des paroles ».

A l'époque du Front Populaire, Honegger griffonne des rengaines pour Damia, Marianne Oswald, Lys Gauty, Agnès Capri. A cette époque, il a laissé tomber le costume bourgeois pour porter le blouson de cuir. Jusqu'en 1951, seul ou en collaboration, il écrit quarante musiques de films, notamment celles de *la Roue* et du *Napoléon* d'Abel Gance. Un homme chaleureux et modeste, pendant le tournage de Regain, note Halbreich : Honegger « aide les techniciens à transporter leur matériel vêtu comme toujours de la manière la plus simple, de sorte qu'ils le prennent pour un manutentionnaire et le tutoient familièrement en l'appelant par son prénom : leur surprise sera grande quand ils apprendront sa véritable identité ». Un homme élégant, cependant, qui soigne la bienfacture et la calligraphie de ses partitions, met en scène l'austérité de son atelier de Montmartre, étudie le négligé de sa mise.

Enfin, un homme célèbre et adulé par le grand public. Tout la fois, il appartient au Groupe des Six (Milhaud, Auric, Tailleferre, Poulenc et Durey), élite de la musique française, et l'on trouve - comme objet de communication - son portrait dans les boîtes de cacao Félix Potin. C'est lui encore, ce « meilleur compositeur français contemporain », que le trompettiste Louis Armstrong regrette de n'avoir pu rencontrer, lors d'une tournée en



Honegger dans sa Bugatti sur la Route de Salon à Arles en 1932, (collection Pascale Honegger).

* en note : Harry Halbreich, « Arthur Honegger », Fayard/Sacem.

Europe, et dont il rêve de transposer avec son Hot Five *les Deliciae Basilienses*, œuvre composée pour Paul Sacher, chef d'orchestre bâlois, ami fidèle et mécène.

Armstrong, comme beaucoup ignorait qu'Honegger était suisse. Un Suisse alémanique né au Havre, de parents d'origine zurichoise, marchands de café, qui cultivent la musique en amateurs passionnés et donneront au petit Arthur, « Torly », toutes ses chances. Torly ne manquera pas de leur témoigner sa gratitude, dans une lettre touchante datée d'octobre 1918 : « Je ne gagne rien, et c'est la seule tache qu'il y ait en ce moment dans ma vie, et j'en souffre peut-être plus que vous ne pouvez le croire. Chaque fois que je reçois de l'argent du Havre, j'ai une sorte de remords en pensant qu'à mon âge je suis encore à la charge de ma famille, chaque fois que je vois de jeunes musiciens obligés de gagner leur nourriture en s'abrutissant dans les orchestres de cinéma ou de music-hall, je pense à toi mon cher Papa avec une émotion et une admiration profonde. Grâce à toi j'ai pu travailler dans un but élevé sans avoir à me soucier du billet qui me permettra de manger le lendemain, et si je suis arrivé à être ce que je suis, c'est-à-dire un des jeunes compositeurs les plus observés, c'est uniquement à toi que j'en suis redevable. Je n'ai pas l'intention de me mettre en valeur quand je parle de moi, mais je veux vous faire juge et en tout cas pouvoir vous donner la satisfaction que les sacrifices que vous avez faits pour moi n'ont pas été pour rien ».

On imagine volontiers, dès l'enfance, une vie toute tracée, vouée complètement à la musique. Inexact. Torly n'est pas Mozart. Ce n'est qu'à l'âge de quinze ans, au Temple protestant du Havre, qu'il découvre les cantates de Bach, avant de commencer ses études musicales à Zurich (durant deux ans), puis à Paris. Ce qui l'a d'abord passionné, ce sont les navires et le vaste horizon de la mer. Et le sport, qu'il pratique : course à pied, natation, rugby. Son œuvre, on le sait, exprimera ce goût qu'il a gardé toute sa vie pour la compétition, le mouvement, la vitesse, les locomotives : Rugby, Stating-Ring, Pacific 231.Faut-il rappeler qu'il brûlera la chandelle par les deux bouts, travaillant d'arrache-pied et sur commande, courant le monde entier pour la création et l'interprétation de ses œuvres, qu'il dirige souvent lui-même ? L'irréparable survient en 1947, à Lenox aux Etats-Unis : un triple infarctus qui l'immobilisera plusieurs mois et après lequel il ne se ménagera guère. Il reprendra ses activités à plein régime, toujours en solitaire, sans cohabiter (sauf les derniers moments) avec son épouse, Vaura (Andrée Vaurabourg, pianiste, professeur d'écriture musicale), et ses enfants.

A lire ce parcours d'une vie, passionnément reconstitué par Harry Halbreich, qui a épluché correspondances, agendas et carnets intimes, on reste interdit devant certaines images. Ainsi celle du compositeur, cardiaque et amoindri, proche de la fin (il mourra en 1955), qui note cette recette pour grimper les trois étages de son atelier : « Monter les escaliers. Serrer les coudes contre le corps à hauteur du sternum, les paumes ouvertes dirigées vers le haut. Remplir les poumons avant de partir. Expirer par courtes saccades à chaque marche. S'arrêter aussitôt qu'on n'a plus de souffle ».

Voilà le revers de la médaille, la facture payée en silence par un homme dont l'appétit d'art et de vie fut insatiable. Mais, en public, Honegger plaisantait si l'on s'étonnait de le voir manger coup sur coup plusieurs gâteaux au chocolat : « Ne vous inquiétez pas, disait-il, chez moi tout cela se transforme intégralement en musique ! ».■

Mécène du séjour parisien de l'exposition consacrée à Jean-Etienne Liotard et à ses dessins par les Musées du Louvre et d'Art et d'Histoire de Genève (voir Refs 3/92), la Société de Banque Suisse a organisé, le 14 octobre dernier, lors de son inauguration, une somptueuse réception sous la célèbre pyramide de Peï.

Par cette manifestation, la Société de Banque Suisse, à Paris depuis plus d'un demi-siècle à travers son bureau de représentation, souhaitait attirer l'attention des milieux proches de la banque et de la finance sur l'établissement en territoire français de sa filiale Société de Banque Suisse (France) SA. Cette nouvelle entité, sise 112 avenue Kléber, dans le 16e arrondissement, sera principalement active dans les métiers de l'investment banking, au niveau international notamment, et travaillera en étroite liaison avec la Société de Bourse Ducatel-Duval, au sein du groupe depuis 1987.

Par son choix du lieu et de l'occasion, la Société de Banque Suisse entendait également rappeler les efforts qu'elle déploie pour faire mieux connaître l'art suisse, classique et contemporain, à un public plus large.

Evoquer Liotard, souligner sa culture cosmopolite, son tempérament et son talent novateur, c'est pour la banque une manière de mettre en évidence autrement les qualités qu'elle offre à sa clientèle.